

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LE TUTOIEMENT

I.

Pour que l'autorité paternelle remplisse, dans la famille, la mission que lui a été donnée par le Souverain Maître, il est indispensable qu'elle sache elle-même se tenir audessus des fluctuations de la mode et qu'elle ne donne pas la première l'exemple d'une déplorable défaillance.

Or, l'autorité paternelle, pierre angulaire de l'édifice social, est, de l'avis de tous, fortement ébranlée.

Nous n'avons pas la prétention d'énumérer et de faire valoir en ces quelques lignes tous les moyens propres à la soutenir. Nous ne voulons que mettre en lumière un signe frappant de cette décadance ; triste effet qui réagit sur la cause, à tel point qu'on peut, ce nous semble, le ranger lui-même au nombre des origines du mal que les esprits sages déplorent.

Parler du tutoiement semblera à beaucoup de personnes traiter une question futile, ou tout au plus une question de grammaire. Pourtant, c'est là vraiment une question morale. Il n'est plus possible d'en douter lorsqu'on a lu ou entendu ces paroles sévères tombées du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris. « Ce qu'il y a de plus désolant peut-être parmi les spectacles contemporains qui montrent l'abaissement progressif de la paternité, c'est de voir la faiblesse paternelle elle-même conspirer avec les révoltes filiales pour amoindrir

“ cette royauté domestique qui semble vouloir de plus en plus
“ s’abdiquer elle-même. J’ai vu, sous ce rapport, ce qu’il y a
“ de plus triste à contempler, dans la société domestique, com-
“ me dans la société publique, la souveraineté conspirer contre
“ la souveraineté ; des pères, oui, des pères eux-mêmes, abais-
“ sant la souveraineté paternelle. Pères aveugles, qui deman-
“ dent à leur amour de ruiner leur puissance, et estimant
“ trouver dans une tendresse pleine d’irrévérence une compen-
“ sation ou mépris de l’autorité trahie par la faiblesse ; qui
“ laissent leur royauté s’abaisser de toutes manières dans des
“ attitudes, un laisser-aller incompatibles avec leur dignité,
“ dans des caresses où le sensualisme et l’instinct se révèlent
“ plus que le respect et l’amour, et surtout dans ce grossier
“ tutoiement légué à la famille moderne par le jargon de l’éga-
“ lité démagogique, aussi antipathique à la langue qu’aux
“ mœurs de notre France. ” (R. P. Félix 6me, Conférence 1860).

Les langues modernes possèdent certaines nuances incon-
nues aux idiomes antiques, et qui leur servent merveilleuse-
ment à exprimer ces sentiments délicats que le christianisme
avait fait germer dans les âmes, l’emploi du pluriel, en s’a-
dressant à un seul, est une de ces nuances. Le dictionnaire de
l’Académie, aux mots : *tu, toi, te*, dit : “ On ne se sert ordi-
“ nairement de ces pronoms, ainsi que de l’adjectif *ton* et de
“ son relatif *le tien*, que quand on parle à des personnes fort
“ inférieures ou avec qui on est en très grande familiarité. ”
L’Italien ne se contente pas de cette nuance ; il en a une plus
révérencieuse encore dans l’emploi de la 3me personne du sin-
gulier. Il en est de même pour l’Espagnol.

L’Allemand se sert de la 3me personne du pluriel.

L’Anglais ne tutoie que dans le paroxysme de la colère et de
l’indignation. En outre, son verbe, dont la conjugaison est
d’une extrême simplicité, forme son futur et son conditionnel
avec deux verbes auxiliaires dont on se sert alternativement,
suivant le sentiment d’autorité ou de déférence dont on est
animé : *you will go*, vous irez (traduction littérale : vous

voudrez aller) ; *you shall go*, vous irez (traduction littérale : vous devez aller).

On dira que ces nuances sont de pures conventions et n'ont rien à faire avec les sentiments. Nous pourrions répondre qu'il est aussi de pure convention que les hommes se présentent la tête découverte, et démolir de la sorte pièce à pièce toutes les autres formules de la politesse ; mais la question nous paraît d'un ordre plus élevé.

Bien téméraire celui qui ose porter la main sur l'arche sainte du langage, et qui en méprise les formes respectées par tant de siècles écoulés depuis leur mystérieuse origine.

“ La langue, dit Joseph de Maistre, qui s'était dégradée avec l'homme, renaît avec lui, se perfectionne, s'enrichit. Si l'on veut appeler cela *langue nouvelle*, j'y consens ; l'expression est vraie en un sens ; mais ce sens est bien différent celui qui est adopté par les sophistes modernes, lorsqu'ils parlent de langues *nouvelles ou inventées*.

“ Nulle langue n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs, qui n'auraient pu se faire entendre. Ce qu'on peut dire de mieux sur la parole, c'est ce qui a été dit de celui qui s'appelle *Parole*.

“ *Il s'est élancé avant tous les temps, du sein de son principe ; il est aussi ancien que l'autorité... Qui pourra raconter son origine ?* ”

Fr. C. S. V.

Faire tenir un œuf sur sa partie la plus pointue

Par des secousses répétées, mais peu violentes, on agite l'œuf, afin de faire descendre le jaune vers la pointe, de façon à ce qu'il en occupe toute la partie inférieure, tandis que le blanc remonte dans la partie supérieure.

Le jaune remplit dès lors le rôle d'un contre-poids.

Le centre de gravité de l'œuf descend et si on le pose sur sa pointe, il demeure dans cette situation sans tomber.

ABEL CEPAK.

LES ROUGE-GORGE

LÉGENDE POUR LE TEMPS DE PAQUES

Vous aviez peut-être pensé jusqu'ici, lecteurs de la *Famille*, que les rouge-gorge ont depuis le cinquième jour de la création, la tache couleur de sang à laquelle ils doivent leur nom ? La légende suivante va vous détromper. Lisez-la ? vous la préférerez de beaucoup aux plus doctes dissertations de naturalistes assez mal inspirés pour en contester l'exactitude !

Un couple de ces jolis petits oiseaux, qui recherchent avec tant d'empressement le voisinage de l'homme, était venu s'installer avec sa nichée dans l'étable de Bethléem, quelque temps avant la naissance du Sauveur. Quand les champs étaient couverts de neige au lieu de moissons, quand il n'y avait plus de petits insectes voltigeant sur les bords du beau lac de Génésareth, la petite colonie trouvait là le vivre et le couvert, en compagnie de paisibles ruminants qui se contentaient de lever leurs gros yeux ronds et de dresser l'oreille, comme s'ils étaient sensibles à la voix harmonieuse de leurs petits commensaux.

Quel ne fut pas l'émoi de ces derniers quand, dans la journée du 25 décembre, leur abri fut envahi par deux nouveaux arrivants. Cependant le vieillard avait l'air si bon et la jeune femme, une figure si douce qu'il furent bien vite rassurés. Mais leurs angoisses furent renouvelées la nuit et les jours suivants où l'étable fut assiégée par des bergers, par une foule de personnages au teint bronzé et aux vêtements éclatants, montés sur de bizarres animaux qui effrayaient les pauvres oiseaux plus encore que tout le reste. Nouvelle alerte quelques nuits après, lorsque l'ange vint avertir Joseph de s'enfuir sur le champ avec sa famille. Toute la nichée suivit les augustes exilés en Egypte et revint avec eux à Nazareth. Avec quel plaisir elle recommença à voleter dans la maison, à prendre dans les mains de la jeune mère les graines et le pain qu'elle leur distribuait en les appelant de sa plus douce voix ! Les petits s'enhardirent bientôt jusqu'à venir voltiger au-dessus du

berceau de l'Enfant-Dieu, pourchassé comme eux de cieux en cieux par le froid égoïsme et par les passions humaines déchainées. Que de fois il s'endormit et s'éveilla bercé par leur chants ! Il y répondit d'abord par ses petis airs et par ses joyeux battements de mains. Plus tard, il émiettait du pain à ses petits camarades réunis sur le devant de la maison ou familièrement perchés sur les outils du vieux charpentier ou de son divin apprenti.

La mort avait ravi le chef de la Ste-Famille et l'enfant, parvenu à l'âge d'homme avait quitté la maison de Nazareth. Il parcourait les villes et les bourgades, empruntant à la nature ses symboles les plus gracieux pour instruire les foules. Ses chers oiseaux le suivaient partout : l'orsqu'il était assis au sommet d'une montagne ou sur le bord d'un lac, ils voltigeaient au-dessus de sa tête et c'est eux qu'il montra du doigt au peuple en lui proposant un jour cette touchante parabole :

“ Regardez les oiseaux du ciel. Ils ne sèment ni ne moisonnent ; ils n'amassent pas de récoltes dans les granges. Et, pourtant, votre Père céleste leur donne la pâture. ”

Deux ans plus tard, l'Homme-Dieu gravissait les sentiers rocailleux du Calvaire, le corps meurtri et sanglant, chargé de sa croix et couronné d'épines. A l'heure où les hommes, ses frères, le torturaient, le tournaient en dérision ou gémissaient de ne rien pouvoir pour le sauver, la nature seul ne fut pas insensible. Un de ses petits oiseaux favoris s'approcha de la croix où il était suspendu et laissa tomber de son bec sur ses lèvres brûlées d'une soif ardente quelques gouttes d'eau. Puis il lui retira du front une longue épine qui le tourmentait cruellement. En récompense de cet acte de miséricorde le divin maître voulut que son sang, après avoir formé sur la gorge de l'oiseau, jusque-là blanche comme la neige, une tache de pourpre éclatante, y demeurât à jamais comme un gage de sa gratitude et comme un sceau protecteur pour le faible oiseau et pour toute sa race. Avec sa mère qu'il nous légua, ce fut son dernier bienfait à la terre qui allait le recevoir dans son sein et le faire germer, puis éclore trois jours après, glorieux et impassible.

Alleluia ! Le Christ est ressuscité ! Poète qui, dans ton Faust as fait entonner aux anges un si beau chant de Pâques, ignorais-tu que les petits oiseaux de Bethléem et de Nazareth, perchés sur les parois de la grotte sépulcrale, chantaient, en même temps que la résurrection du Christ, le réveil printanier de la nature, symbole de la délivrance de l'âme humaine, prête à ressusciter, elle aussi, pour ne plus mourir ? De quel cœur ils se renvoyaient l'un à l'autre ces trilles joyeux, ces notes rapides et vibrantes qui désespèrent l'oreille humaine, impuissante à en saisir les nuances indéfiniment variées et tenues ! Ils étaient pourtant revenues bien fatigués du séjour de l'expiation, où ils avaient précédé le sauveur pour aller rafraîchir les bouches altérées des pauvres prisonniers qui soupiraient après sa venue et pour leur faire entendre un chant d'espérance, prélude des célestes concerts.

La terre en entendit le dernier écho cinquante jours après sur le mont des Oliviers. Là encore, toute la tribu des rouge-gorge associait sa voix aux hymnes triomphales des séraphins et des bienheureux. Au milieu d'eux, le libérateur, montant reprendre sa place à la droite du Père, donnait à ses hôtes de Nazareth et de Bethléem, apôtres d'un nouveau genre, la mission de prêcher par leur livrée nouvelle, par leurs chants sous les verdoyants arceaux de nos bois, les bienfaits de sa vie, de sa mort et de son triomphe éternel.

Ayons désormais pour le rouge-gorge la même vénération que nos ancêtres dans les siècles de foi ! Vous le savez maintenant, lecteurs grands et petits, il y aurait presque une profanation à lui tendre des pièges, à dévaster son nid, à lui faire échanger, contre la liberté, l'azur du ciel et le beau soleil de Dieu une cage qui, même dorée, spacieuse et abondamment ombragée de feuillage, est toujours une prison.

A. GAUDEFRUY.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.

LA COLOMBE ET LE ROSSIGNOL

La Colombe :

O mon frère, pourquoi choisis-tu pour retraites
Ces bosquets écartés ?

Tes concerts enchanteurs sont de toutes fêtes,
Et sont-ils écartés ?...

Non personne n'est là, doux frère, pour t'entendre.
Seule je t'applaudis ;

Tes chants mélodieux, ton ramage si tendre,
Moi seule les redis.

Ah ! viens chanter divin, viens charmer la demeure
Des riches et des rois :

Tu sera écouté, là, mon frère, à toute heure
Au lieu que dans ces bois....

Pourquoi ne puis-je pas, doux frère, te convaincre ?
Et toi ! tu resterais

Au fond de ces déserts !... Non, non, laisse-toi vaincre :
Viens charmer les palais.

Ces séjours sont plus beaux et de toi sont plus dignes
Que ces funèbres bois :

Aux concerts qu'on y donne, aux ramages des cygnes
Tu mêleras ta voix.

Comme l'on t'aimera ! combien de jouissances
Animeront nos jours !...

Je crains de ces forêts les lugubres silences :
Là, la paix pour toujours.

Ici jamais d'honneurs, point de riche parure,
Rien que de froids rameaux ;

Mais là, mon frère, là, c'est une autre nature :
Suis-moi dans ces châteaux.

Tu ne m'écoutes pas ! et ma voix impuissante
Ne peut rien près de toi.
O mon frère, regarde, à tes pieds, suppliante
Ta sœur, regarde-moi.

Le Rossignol :

Que me demandes-tu, ma colombe chérie ?..
Moi, quitter mes bosquets !..
Épargne-moi, ma sœur, ô ma sœur, je t'en prie,
De semblables regrets.

Serons nous plus heureux dans ces demeures vaines ?
Les jours sont-ils plus beaux ;
Les zéphirs plus charmants et les nuits plus sereines
Ce seront nos tombeaux.

Vivons dans ces bosquets frais et rians, ma belle,
Oui, restons-y toujours.
Nous coulerons heureux l'une à l'autre fidèle
Les plus beaux de nos jours

GERMAIN BEAULIEU.

Conseils de Don Quichotte à Sancho-Pança.

Conserve-toi sévèrement et tâche de parvenir à te connaître toi-même. Annonce et déclare sans honte que tu descends de laboureurs. Garde-toi de porter envie aux grands, songe que l'on hérite des richesses et que l'on acquiert la vertu. Fuis l'avarice, aime l'économie, compte souvent avec toi-même, ne fais pas toutes les dépenses que tu veux faire afin de pouvoir toujours payer celles que tu feras. Sois sobre dans tes repas, mange modérément si tu peux conserver la santé, le premier bien de ce monde. Prends garde à l'usage du vin, songe qu'il trahit les secrets et fait oublier les promesses. Sois modéré dans ton sommeil, le temps qu'on peut lui ravir se trouve gagné pour la vie.

SANCHES.

EN EUROPE PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE NEUVIÈME

DE LYON A ST JEAN DE MAURIENNE

Samedi, 25 janvier (1).— Je pars de Lyon à 9 heures, et à 6 heures et demi je serai à St-Jean de Maurienne, dans les Alpes, pas loin de la frontière italienne. Pourquoi arrêter ? pour deux raisons ; la première, afin de pouvoir dire la messe demain dimanche ; la deuxième, parce que ayant mal dormi la nuit dernière, je ne veux pas m'exposer à être malade en passant une nouvelle nuit sans sommeil. J'ai promis d'aller vite, mais pas plus qu'il n'est raisonnable. Ça coûte un peu plus cher, mais la vie vaut mieux que l'argent. Voyez comme j'ai soin de moi ; ne soyez donc pas inquiète, bonne mère. Puis à quelque chose malheur est bon ; je vais me trouver à passer de jour à travers les grands paysages des Alpes. La chance me poursuit, je suis encore seul dans mon compartiment. Au départ quand il se montrait un nez à la portière, je lui faisais de gros yeux en dessous ; et il allait chercher place ailleurs.

De Lyon à *Montbuel* nous traversons plusieurs petits bourgs qui n'offrent pas grand intérêt. Terrain bas où coule le Rhône sur la droite à une certaine distance, et sur la gauche un long coteau, ce qui me rappelle le pays entre Lachine et Montréal, quand on suit la ligne du Grand-Tronc.

Toujours coteaux sur la gauche, mais le terrain sur lequel nous roulons s'élève. Bonne terre, qui a valu au village que nous traversons le nom de *Valbonne*, c'est le contraire de notre *Terrebonne*, où le sol en grande partie est très pauvre. Aussi lui a-t-on ajouté, dans une de ses côtes le sobriquet de *Pain-court*.

Après *Mecrimieux*, on traverse l'*Ain* qui a l'apparence d'une rivière respectable ; et après *Leyment*, l'*Abarine*, affluent de l'*Ain*.

(1) C'est-à-dire, dimanche 26 janvier.

Ambérieu, au pied du Jura, buffet. J'achète une bouteille de vin, un morceau de pain, un bout de saucisse ; le tout pour un franc, et je vais faire mon déjeuner de onze heures à bon marché. On vient de changer les chauffettes, je suis comme un prince. Un compagnon est venu s'asseoir à l'autre portière ; il sera bien habile s'il me tire un mot de la bouche. Il fait si bon de ne s'entretenir qu'avec soi-même et ses livres.

On entre dans les montagnes du Jura par la charmante vallée de l'Albarine, large de trois à quatre arpents entre de hautes montagnes, tantôt se retrécissant, tantôt s'élargissant en baies riches de gazon. Au fond du vallon court, en serpentant le ruisseau d'un bleu clair, le flanc des montagnes est couvert de vignobles.

St-Rambert-en-Bugey, la vallée se retrécit, un arpent, un arpent et demi tout au plus. Les aspects deviennent d'un sauvage grandiose.

Nous entrons dans une gorge sombre, sévère et déserte, où nous longeons de petits étangs, azurés, ne voyant au-dessus de nos têtes qu'une lisière étroite de firmament bleu. Nous avons quitté l'Albarine. *Rossillon*.

Virieu-le-Grand ; évidemment nous avons fait petit à petit l'ascension du plateau ; les pics se multiplient moins hauts, et les horizons s'élargissent.

Artemare ; ayant longé le mont Colombier, nous entrons dans la vallée du Rhône avec une vue splendide sur les Alpes.

Culoz, dans un vallon circulaire, entouré de quinze sommets, quelque chose comme Wemontaching dans le haut du St-Maurice moins ses belles rivières. Tel sera l'aspect de nos Laurentides, quand elles auront été habitées depuis deux mille ans, même avant cela. Ici nous changeons de chars pour l'Italie, notre premier train se dirigeant sur Genève en Suisse, 25 minutes d'arrêt. J'en profite pour me délasser les jambes. J'achète une demi-bouteille de sauterne, un franc et demi, ce qui est très-cher ici, mais aussi il faut avouer qu'il est très bon. Il a noyé mon malaise de ce matin, et me voici tout refait, aussi bien

qu'hier grâce à la liqueur que trouva notre père Noé. *Vinum, lætificat cor hominis.*

Chindrieux. On arrive sur les bords du lac Bourget, (nom, vénéré de notre pays) qui mesure quatre lieues de long sur environ une lieue de large : nappe d'eau considérable en Europe. C'est un étang à côté de nos mers intérieures. Tout de même il est bien gentil, et nous le contournerons presque en son entier, jusqu'à ce que arrivés dans une plaine tout-à-fait fertile, couverte de vignes, de peupliers et d'arbres fruitiers de de toutes sortes, nous le quittons pour gagner *Aix*.

"Ce lac, dit Lamartine dans Raphaël, est profondément encaissé du côté de la France. Du côté de la Savoie, au contraire, il s'insinue sans obstacle dans des anses et dans de petits golfes, entre des côteaux couverts de bois, de treillis, de vignes hautes, de figuiers qui trempent leurs feuilles dans ses eaux... L'abbaye de Haute-Combe, tombeau des princes de la maison de Savoie, s'élève sur un contrefort de granit, au nord, et jette l'ombre de ses vastes cloîtres sur les eaux du lac. Abrité, tout le jour, du soleil par la muraille du mont du Chat, cet édifice rappelle, par l'obscurité qui l'environne, la nuit éternelle dont il est le seuil pour ces princes descendus du trône dans ces caveaux. Seulement le soir, un rayon de soleil couchant le frappe et se reverbère un moment sur ses murs comme pour montrer le port de la vie aux hommes, à la fin du jour."

Aix-les-Bains, 5000 habitants, station thermale, où coulent des sources sulfureuses excellentes pour la guérison des rhumatismes et des maladies de la peau. Chaque année voit ici réunis jusqu'à 12000 baigneurs. Le climat y est très doux, la situation charmante dans une plaine entourée de montagnes; les environs sont remplis de promenades intéressantes. J'aime encore mieux *St-Lin*. "La vie y est moins dorée, mais on y trouve le bonheur."

Viviers, joli vallon bien cultivé: le soleil dore des trainées de nuages légers qui se promènent plus bas que le sommet des montagnes.

Chambéry, 20,000 habitants, ancienne capitale de la Savoie. Tout le monde aime les Savoyards. C'est un centre intellectuel et industriel assez important. 30 minutes d'arrêt, et une demi-bouteille de madère. Poutes ces villes de montagnes présentent une physionomie intéressante avec leurs rues grinpantes, et leurs maisons étagées les unes au-dessus des autres. Un pic à l'ouest brille sous les rayons du soleil, vu qu'il est couvert de neige. C'est la première neige que je vois depuis mon départ du Canada. Ici dans la plaine, nous avons une température de mai.

Partant de *Chambéry*, on passe près du Mont Granier, haut de plus de six mille pieds. En 1248, une partie s'en écroulait, couvrant de ruines 16 villages. C'était pire que l'éboulement du Cap Diamant, l'automne dernier.

Je n'oublie pas que je suis ici dans le pays de *St-François de Sales*, le saint de ma prédilection, non pas tant parcequ'il était devenu doux d'impatient qu'il était, mais parce qu'il a vécu extérieurement comme tout le monde, buvant, mangeant ce qu'on lui servait, fréquentant les sociétés, et faisant partir le principe de sa sanctification de la pureté intérieure de ses motifs.

Tout de même, c'est très-joli : verdure au fond du vallon, flanc abrupt de hautes montagnes rousses ayant çà et là des maisonnettes au milieu d'un bouquet d'arbres comme suspendues dans l'espace, et sommet blanc de neige immaculée. Des flocons de nuages en promenades capricieuses s'accrochent dans les pics et les rochers. Sombre au fond du ravin, et clair ciel bleu au-dessus de nos têtes ; quelque chose que nous ne connaissons pas à Montréal ou aux Laurentides. *Chignin-les-Marches* et *Montmélian*.

Depuis *Culoz* j'ai remarqué que tous les champs étaient inondés. A *Chambéry*, j'ai appris le secret. Ayant acheté un journal local, je vis que ces jours derniers il s'est déchainé sur ces montagnes une véritable tempête, Tempête en arrière sur l'océan, tempête en avant sur la terre ferme, calme sur mon passage je joue de bonheur.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE VIII

Non, dit Lucie sur le ton d'une surprise non dissimulée. Qu'est-ce que je suis donc si je ne suis pas une postulante.

Pour le moment, jusqu'à ce que vous soyez un peu accoutumée à notre manière de vivre, vous n'êtes qu'une visiteuse. Ce serait trop dur pour vous de vous mettre de suite à l'ouvrage.

Qu'appellez-vous dur, demanda vivement Lucie ? Je suis toute prête et je ne demande qu'à travailler.

C'est très vrai, dit la sœur en riant, mais pour commencer même nos exercices communs pourraient vous paraître un peu pénibles. Être éveillée par exemple à 5 heures par la crécelle, se lever à l'instant pour être prête à descendre avec les autres.

Je ne trouverai pas cela bien pénible, je pense, repartit gaiement Lucie, car je suis accoutumée depuis mon enfance à me lever matin.

Vous ne le ferez pourtant pas demain, car nous vous laisserons dormir en paix jusqu'à six heures, et j'ose vous prédire que même avec cela vous trouverez probablement votre première journée au couvent plus longue que vous ne le voudrez.

Non pas si vous me donnez beaucoup à faire, reprit Lucie avec vivacité.

Ah ! cela viendra, dit la Sœur, mais pas encore maintenant. Ainsi bonsoir, chère Sœur, et ne soyez pas effrayée si demain matin la crécelle fait, dans le corridor, un bruit à éveiller les morts. Vous ne vous dérangerez pas, mais vous resterez tranquillement au lit jusqu'à ce que je vienne vous éveiller à six heures. Maintenant encore une fois, bonsoir.

Ce disant, elle referma la porte derrière elle et Lucie enfin se trouva seule. Elle s'assit auprès de la fenêtre ouverte et pendant quelques minutes elle contempla la lune qui glissait doucement à travers l'azur, comme elle l'avait contemplée la veille à Raglan illuminant les flots de l'Océan. L'air tiède qui venait du dehors était embaumé par l'odeur des fleurs et les voix des sœurs récitant matines, qui arrivaient du cœur comme un doux murmure *loin de là troubler* semblaient ajouter encore au silence de la nuit. La lune, le parfum des fleurs, l'air tiède, qui caressait son front, lui rappelèrent le souvenir de ceux qu'elle avait aimés et reportèrent son cœur vers le foyer absent. Des pensées à la fois douces et tristes, la pensée de ce qu'ils avaient été et étaient encore pour elle, vinrent se mêler aux aspirations nouvelles qui remplissaient maintenant son âme. Mais s'il y avait de la tristesse dans ces pensées, il y avait aussi de la joie. Ces parents, ces amis n'étaient-ils pas la portion la plus précieuse de l'offrande qu'elle apportait au divin époux. Ils étaient dans la peine, c'est vrai, et la tristesse de ces êtres chéris retombait sur son âme plus amère que sa propre tristesse, mais elle le savait, celui pour qui elle les avait quittés, saurait les récompenser

un jour de leurs sacrifices et les consoler de la perte de leur enfant. Elle essuya les larmes qui commençaient à voiler ses yeux et confiante en la bonté divine et pour eux et pour elle-même, elle dit tranquillement sa prière du soir et se mit au lit pour prendre la première nuit de repos dans sa nouvelle demeure.

CHAPITRE IX

Les rayons de la lune qui arrivaient doucement à travers la fenêtre de l'infirmerie, vinrent à tomber directement sur la belle mais pâle figure d'Henriette qui dormait, et Gabrielle que sa toux incessante avait empêchée, même pour un instant de fermer les yeux jeta, à plusieurs reprises, un regard d'attendrissement sur la pauvre fille, si tranquille alors dans son sommeil, mais qui portait dans son sein, la mourante le savait bien, toute une armée de passions prête à s'élançer frémissante sitôt que la lumière du jour rappellerait la malheureuse Henriette au sentiment de sa triste existence.

L'histoire de Gabrielle était une histoire étrange, si étrange que sous des preuves positives de sa parfaite authenticité, nous refusions de la consigner dans ces pages. Il y avait eu dans sa vie encore plus de malice que de faiblesse. Tombée elle-même jusqu'au plus profond de la dégradation, elle dépensa toutes les forces et toutes les énergies de sa vie à entraîner les autres dans le même abîme. Aux jours de ses crimes vous l'eussiez entendu parler avec un courage horrible et une affreuse hardiesse du monstre cruel qui l'avait rivée à ses fers, et après sa conversion elle affirmait que Satan lui était apparu fréquemment, sous une forme humaine, pour la porter au mal d'une manière plus efficace. Elle n'avait alors de lui, disait-elle, aucune peur; au contraire devenue à demi-furieuse par les sentiments de son indignité et de sa dégradation, elle avait coutume de se moquer, en le provoquant, de son impuissance à lui faire aucun mal. En effet elle était dans la conviction inébranlable, qu'en cette vie du moins, il n'avait sur elle aucun pouvoir, et voici pourquoi. Longtemps, bien longtemps avant qu'elle eût perdu sa première innocence, elle avait appris, entre autre prière, la salutation angélique, et cette prière lui avait inspiré tant d'attrait que jamais, même au milieu de ses plus grands égarements, elle n'avait omis de la réciter un seul jour. C'était le seul rayon qui brillait encore dans la nuit du crime où gisait son âme, empêchant les ténèbres de devenir absolument impénétrables. Sur une âme qui avait encore du respect pour Marie, la femme destinée dès le commencement à écraser la tête du serpent, sur une âme qui demandait encore assistance à Marie, Satan n'avait pas encore de domination absolue. Elle le savait et, persuadée que tant qu'elle garderait cette pratique, le démon n'aurait pas de permission positive de la perdre, elle persistait dans la récitation quotidienne de l'Ave Maria.

De son trône sublime, Marie, mère de Dieu et refuge des pécheurs pour qui mourut le Sauveur, daigna jeter un regard de pitié sur

l'ancre d'infamie dans lequel Gabrielle achevait d'user les misérables restes de sa vie criminelle et le moment vint enfin où cette tendre mère résolut à l'arracher à l'étreinte de son infernal ennemi.

La mort subite et terrible d'une compagne d'iniquité fit pousser à la conscience tourmentée de Gabrielle le premier cri d'alarme. Elle commença à réfléchir sérieusement sur le redoutable avenir qui l'attendait, si jamais elle venait à tomber en la puissance du démon. Cédant de suite à l'impulsion de la grâce elle ferma sa maison et alla se jeter aux pieds d'un prêtre qui, après un court et décisif entretien, l'amena lui-même au couvent du Bon-Pasteur, seul endroit, croyait-il, où elle pourrait lutter avec succès contre l'ennemi redoutable aux mains de qui elle s'était si follement livrée. Sœur Marie de St-Anselme, alors maîtresse des pénitentes, qui avait été envoyée au parloir pour la recevoir, répétait plus tard qu'elle avait eu peine à réprimer un mouvement instructif de terreur lorsqu'elle envisagea pour la première fois cette horrible figure aux traits repoussants et à l'expression presque satanique.

Gabrielle, contrairement à toute humaine prévision, persévéra, quoique, pendant les deux premières années de son séjour au Bon Pasteur, elle eut à soutenir une lutte vigoureuse et continue contre l'ennemi de son âme. Mais son courage ne faiblit jamais. Energique par nature, fortifiée encore plus éminemment par la grâce qui ne manque jamais au pécheur qui le demande à Dieu avec instance, Gabrielle engagea de jour en jour, avec ses passions, une lutte de plus en plus solennelle et terrible. A la fin elle sortit victorieuse. Les tentations devinrent de moins en moins fréquentes, s'affaiblirent par degrés et enfin disparurent tout-à-fait. Libre enfin du joug écrasant du démon, la pauvre femme marcha avec une étonnante rapidité dans le chemin de la grâce et dans les voies de toutes les vertus chrétiennes. Douce et polie autant qu'elle avait été auparavant brusque et arrogante, bonne et charitable autant qu'elle avait été égoïste et insouciant du bonheur d'autrui, elle fut bientôt un modèle pour ses compagnes qui jusque-là l'avaient crainte et détestée et qui maintenant avaient appris à l'aimer, et même à recourir à elle dans leurs difficultés pour chercher l'appui d'une bonne parole et surtout l'édification de ses bons exemples. Il y avait trois ans qu'elle était dans la maison lorsqu'elle ressentit les premières atteintes de la maladie qui l'entraînait maintenant vers la tombe et il y avait déjà douze mois qu'elle souffrait et qu'elle languissait lorsque Henriette arriva au Bon Pasteur. Chaque jour qui augmentait ses souffrances, augmentait aussi visiblement la grâce et les vertus qui brillaient en elle, si bien que plusieurs des religieuses commencèrent à espérer qu'elle passerait à l'autre vie sans avoir de nouveaux combats à livrer. Elle-même pourtant persistait à affirmer qu'une fois encore avant de mourir elle aurait à se mesurer avec son ennemi. Mais cette pensée ne la décourageait pas car sa confiance en Dieu et en Marie était inébranlable. La douce mère de Dieu, disait-elle, qui m'a arrachée à la sombre nuit du péché saura me conduire en

core à travers les sombres défilés de la mort jusqu'à ce qu'elle m'ait remise en sûreté aux pieds de son divin Fils comme une dépouille conquise par la vertu de son très précieux sang.

Si étrange et invraisemblable que puisse paraître cette hi toire elle peut être attestée par des témoins vivant encore au Bon Pasteur et je l'ai rapportée ici parcequ'elle peint vivement la nature singulière des cas qui tombent d'ordinaire entre les mains des religieuses et la difficulté spéciale de la tâche à laquelle elles ont voué leur existence. Si elles n'avaient pour but que de produire une réforme purement extérieure, un règlement tant bien que mal observé avec le renvoi continu des esprits les plus mutins, en viendraient à bout ; Mais leur œuvre va beaucoup plus loin. L'âme et ses relations, non avec le monde environnant, mais avec Dieu, voilà ce qu'elles veulent atteindre, et leur effort continu doit tendre à produire chez les pénitentes une révolution complète dans leur manière de juger des choses. Désormais elles devront regarder les créature de Dieu comme les exécutrices, à leur égard, de la Divine Justice, rechercher attentivement en elles-mêmes le mal qui s'y trouve et tendre à l'extirper jusqu'à ce que leur vie extérieure paraisse couler naturellement, comme de source, de la paix et de la rectitude de leur âme pacifiée et rectifiée sous le regard de Dieu. Mais les maladies de l'âme ressemblent sous bien des rapports aux maladies du corps. Il y a des flux et des reflux, des pressions et des dépressions et souvent une crise finale à laquelle on doit veiller avec autant de soins, que, dans les cas de fièvre, le médecin veille sur ces crises suprêmes et réactives qui amènent définitivement la mort ou la convalescence. La sœur du Bon Pasteur doit être là toujours pour aviser, retenir, fortifier, et à l'heure du danger, soutenir ces pauvres esclaves du péché et de Satan et leur assurer enfin la victoire.

C'était une de ces scènes qui se passait lorsque Henriette rouvrit les yeux le lendemain de son arrivée au Bon Pasteur.

(A continuer.)

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.

LA SURDITÉ

GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir chez soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rev. D. H. W. Harlock, du Presbytère, écrit : " Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre, et qui m'a rendu le service le plus signalé. " Franco 50 centimes — M. Raymond et Cie, Éditeurs, 36 Rue des Martyrs, Paris.